



RETOUR À LA LIGNE. LÉRY, L'ÉCRITURE ET L'ÉQUATEUR

Myriam MARRACHE-GOURAUD (Université de Poitiers)

Jean de Léry n'est ni un marin, ni un mathématicien, ni un philosophe. Tout au plus est-il un voyageur, dont la connaissance en matière de paysage aquatique se limite, avant son départ, au lac de Genève. L'expédition vers la France Antarctique le confronte à la salinité piquante d'une étendue à plus grande échelle, et avant la « terre de Brésil » annoncée dans le titre, la stupeur première se porte d'abord tout naturellement sur l'espace maritime. Ce dernier n'est pas sans danger, il comporte ses risques (atmosphériques), ses indigènes (équipages rencontrés et abordages possibles), ses bêtes monstrueuses ou merveilleuses (poissons volants, dauphins, etc.), sans parler de sa temporalité périlleuse, hantée par le spectre de la famine. Autant d'aventures potentielles dont le texte mettra à profit l'épique dynamisme narratif. Les récits de l'aller comme du retour n'ont rien d'ennuyeux ni de superflu, sous la plume alerte d'un voyageur qui se dépeint à la merci d'événements fortuits et traversant nombre d'épreuves saisissantes. La critique a montré ce que ces passages d'un bord à l'autre du monde connu avaient d'essentiel, aussi bien pour inscrire *l'Histoire d'un voyage* dans la trame traditionnelle des narrations viatiques peuplées de monstres, de mauvaises rencontres et de bourrasques tempétueuses, que pour poser d'emblée une *persona* de narrateur observateur, attentif aux nouveautés, curieux de tout et porté vers l'enquête, de façon à ce que l'aventure, avérée, puisse s'acheminer aussi vers l'inventaire¹ de choses vues, rapportées, déposées dans le texte sous les yeux d'un lecteur lui-même avide de connaissances et de secrets inconnus extraits du cœur même d'une expérience du Nouveau Monde.

Or le voyageur ne rapporte pas seulement de son périple des connaissances sur les animaux, les hommes et les plantes. Chemin faisant, il examine chaque détail de l'espace traversé. Le texte arpente, reportant régulièrement toponymes et chiffres, comptant les lieux ou les degrés. Et tandis que défilent les latitudes, la narration s'emploie à rendre perceptible le fait précis de traverser, et le passage proprement dit, en livrant la nouvelle mesure des étendues franchies. Le texte construit ainsi une représentation de l'espace exploré qui déroule à hauteur d'homme, et au rythme du cheminement maritime ou terrestre, les lieux successifs à mesure qu'ils sont vus et appréhendés par le voyageur. Les motifs spatiaux se succèdent, marquant le texte de leur empreinte mémorable ou symbolique au regard de l'expérience vécue, tels l'île de Villegagnon, la touffeur des forêts, la taille des habitations, l'artifice du fort, la controversée « Ville-Henri », la briqueterie et la fameuse baie de « Genève »².

¹ Selon la fameuse expression que nous devons à Frank Lestringant (« l'aventure enveloppe l'inventaire ») dans *Jean de Léry ou l'invention du sauvage. Essai sur l'Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, Paris, Honoré Champion, 1999 (rééd. Classiques Garnier, 2016, p. 87-119), lequel a également travaillé à retracer la généalogie de la tradition des tempêtes dans les récits de voyage (« la famille des tempêtes en mer : essai de généalogie (Rabelais, Thevet et quelques autres) », dans *Écrire le monde à la Renaissance. Quinze études sur Rabelais, Postel, Bodin et la littérature géographique*, Caen, Paradigme, 1993, p. 139-157). Sur la question des choses vues et sur la manière qu'a Léry de les intégrer à une « aventure de la connaissance », on se reportera avec grand profit aux travaux de Frédéric Tinguely dans *Le voyageur aux mille tours. Les ruses de l'écriture du monde à la Renaissance*, Paris, Honoré Champion, 2014, troisième partie, chap. X à XI.

² Ces éléments ont donné lieu à des études riches et convaincantes menées par des spécialistes de la littérature de voyage, notamment Frank Lestringant, « Fictions de l'espace brésilien à la Renaissance : l'exemple de Guanabara », dans *Arts et légendes d'espace*, Paris, Presses de l'ENS, 1981, p. 205-256, notamment p. 234-242, et Lisa Pochmalicki, « Un "pays incognu à ce grand Ptolomée" : espace et échelle dans *l'Histoire d'un voyage* »,



Parmi toutes les notations spatiales, la présente étude entend s'attacher à la spécificité de l'équateur, lieu immatériel et abstrait que le voyageur franchit à l'aller puis au retour sans toutefois réellement le voir, puisqu'il s'agit d'une ligne imaginaire. L'équateur est l'un des « grands cercles » figurés sur les cartes célestes par les astronomes et les mathématiciens, à l'instar des cercles polaires et des tropiques. En projection sur le globe terrestre, ces cercles délimitent les cinq zones des climats, l'équateur correspondant à la zone torride, longtemps considérée comme inhabitable³. L'équateur intéresse l'écriture à deux égards : tout d'abord parce que l'expérience même de son franchissement forme une narration nécessairement torride, à savoir pleine de mésaventures hautes en couleurs, ensuite et surtout parce qu'il s'agit d'une *ligne* tracée sur du papier, présence qui se résume à une réalité graphique, invisible matériellement sur la surface de l'eau. L'équateur est une forme écrite, porteuse d'une image mentale qui nourrit la pensée d'un partage de l'espace terrestre envisagé en deux hémisphères. On comprend d'emblée que l'équateur, vue de l'esprit mais invisible à l'œil, forme un intéressant paradoxe pour la représentation, et problématise la manière qu'a l'écriture de Léry de se confronter au réel à partir des projections imaginaires, puis de faire du visible une transposition lisible : pour l'inclure dans son *Histoire*, l'auteur va devoir réussir à doter une ligne imaginaire de sa réalité tangible, afin de transmettre au lecteur l'expérience déconcertante de la seule ligne du globe qui ne se laisse pas aisément traverser.

Le paradoxe s'impose de manière immédiate et corporelle pour celui qui franchit la ligne pour la première fois : quoique invisible, le passage de l'équateur est éprouvé physiquement par les pratiques rituelles des marins, qui ont coutume de faire du premier passage une expérience marquante, soit en barbouillant le visage des novices « avec un vieux drapeau frotté au cul de la chaudière »⁴, soit en le jetant à l'eau attaché à une corde (143)⁵. Cette sorte de baptême sauvage est le premier auquel est confronté Léry. Et même s'il en réchappe en offrant à boire à la compagnie⁶, l'épreuve physique grave à jamais la ligne « équinoctiale » parmi celles de l'histoire à écrire. Le franchissement est indubitablement posé comme une expérience initiatique associée au moment du passage proprement dit de l'équateur. Événement dans la narration, il s'agit de l'une des découvertes fondatrices et centrales : première rencontre avec certaines coutumes étrangères (celles des marins), et traversée d'une identité spatiale singulière, celle d'une ligne à

conférence enregistrée le 24 octobre 2022 à l'université Bordeaux-Montaigne, lors de la demi-journée d'agrégation consacrée au programme de littérature de Lettres (modernes et classiques) organisée par Violaine Giacomotto-Charra et Alice Vintenon (en ligne : <https://www.canal-u.tv/134618>).

³ Sur la théorie des climats, on se reportera à l'étude la plus récente de Dorine Rouiller, *Des airs, des lieux et des hommes. Les théories des climats à la Renaissance*, Genève, Droz, 2021. Voir aussi la contribution de Dorine Rouiller à paraître dans *Faire et défaire les savoirs. Frontières épistémiques sur le métier (XVI^e-XVII^e siècles)*, ouvrage collectif dirigé par Yasmine Atlas, Adrien Mangili et Dorine Rouiller, Genève, Droz, novembre 2023 : « Franchissement géographique et passages épistémiques : la zone torride en question à la Renaissance ».

⁴ On appelle « chaudière » un chaudron : ce passage au noir charbonneux renvoie sans doute, d'après les recherches de Dorine Rouiller, à une croyance ancienne selon laquelle plus on approche de l'équateur, « plus les gens deviennent noirs » (Christophe Colomb cité par D. Rouiller dans *Des airs, des lieux et des hommes, op. cit.*, p. 234-235).

⁵ Les numéros de pages placés entre parenthèses renvoient à l'édition de référence (F. Lestringant, Livre de Poche, 1994). Le numéro du chapitre est éventuellement précisé en chiffres romains.

⁶ Jörg Dünne réfléchit sur la coutume de ce « baptême », qui illustre le rapport de cette ligne au corps du voyageur ; parce que le rite du « baptême » est ajourné chez Léry, il juge qu'il est ici carnavalesque, et relevant d'une mise en scène moins inquiétante que les dangers atmosphériques qui menacent réellement le navire aux abords de l'équateur. Les modalités de la purification corporelle peuvent prendre d'autres formes au passage de l'équateur : J. Dünne mentionne les écrits espagnols d'Oviedo, parodiés par Cervantès, selon lesquels au passage de la ligne équinoxiale, tous les poux des marins venus d'Europe mourraient comme par enchantement – c'est du reste en se passant lui-même la main sur la cuisse que chacun des voyageurs peut vérifier avec certitude qu'il a passé la ligne – tandis que les poux reviendraient lors du passage retour... Léry ne semble pas avoir connaissance de cet étrange phénomène (« La ligne et le corps. Passages de l'équateur de Jean de Léry à Miguel de Cervantès », dans *La Renaissance au grand large. Mélanges en l'honneur de Frank Lestringant*, dir. V. Ferrer, O. Millet et A. Tarrête, Genève, Droz, 2019, p. 296-305).



la fois présente, essentielle et immatérielle, à la fois dangereuse et espérée. La narration de ce moment pose donc plus largement la question de la manière dont Léry traduit dans le texte la rencontre avec l'étrangeté paradoxale, l'étonnement devant les singularités, et le lien qui conduit de l'image mentale à l'expérience.

À l'échelle macrostructurale du livre, Frédéric Tinguely⁷ a fort bien montré que sur le plan symbolique et géographique, l'équateur représentait une ligne de partage essentielle, sorte de pliure du monde à partir de laquelle le par-deçà et le par-delà se déploient et s'organisent pour construire ce qu'il nomme judicieusement la « réversibilité lérienne ». La ligne de l'équateur est interprétée comme un axe de symétrie, un miroir permettant de prendre la mesure de l'éloignement, du dépaysement ou inversement de l'analogie. Cette magnifique démonstration quant à l'emblématique de l'espace trouvera à se confirmer par la lecture détaillée qui nous permettra ici de montrer combien le passage même de l'équateur nécessite un effort inédit de l'écrivain pour penser le monde.

L'entité spatiale la plus énigmatique de *l'Histoire d'un voyage* fait effectivement figure d'épreuve multiple pour l'auteur, qui pour en rendre compte n'a ni l'expérience d'un marin, ni le savoir livresque d'un cosmographe. Cependant il tient, à l'aller comme au retour, à faire apparaître la force saillante, récurrente, de cette ligne imaginaire. Il faudra donc se demander comment s'opère ce retour à la ligne, de la perception première, brute et initiatique, à une révision méditative opérée lors du second franchissement. On sait Léry aventureux : avançant à l'aller, dans le chapitre IV (p. 142-143), selon sa méthode de prédilection, le recours à l'expérience vécue, il s'en affranchit au retour dans le chapitre XXI (p. 514-516), où les mystères de cette ligne difficile à négocier l'entraînent sur un terrain discursif pour lui inédit, déjà occupé par différents géographes, astronomes, cosmographes. L'examen rapproché du texte révélera que l'équateur forme ainsi une véritable ligne de partage discursive dans l'écriture de Léry, en fournissant la matière d'un excursus littéraire inaccoutumé vers les rives dangereuses, repoussées partout ailleurs par l'auteur, de la cosmographie.

« DEMEURER, VIRER ET TOURNER À L'ENTOUR DE CETTE LIGNE »

Léry évoque l'équateur au premier chef pour une simple raison : d'un point de vue tout à fait littéral, l'endroit ne se franchit pas aisément, et représente pour cela une difficulté majeure du voyage. Le rythme de toute l'expédition s'en trouve ralenti, altéré voire arrêté. Le récit, à l'avenant, dans un mouvement mimétique, prend le temps de s'interroger sur cette difficulté ; cette pause dans l'écriture est vraie de l'aller comme du retour.

Le problème est d'abord celui du passage. Plus long et difficile que n'importe quel autre point de l'espace maritime, l'équateur ménage chez les voyageurs un effet d'attente statique qui nécessite une transposition directe pour le lecteur du texte. Cette ligne que l'on mérite pour avoir peiné à la franchir occasionne une dilatation du récit, lequel s'attarde à son contact, à l'instar du navire qui reste bloqué environ cinq semaines « sans pouvoir l'outrepasser ». Le texte, figé pareillement dans l'expectative d'une ligne qui se fait désirer, se met à « demeurer, virer et tourner à l'entour de cette ligne ». Il opère à cette occasion un mouvement de glose, regardant son objet tout d'abord par les mots qui le désignent. C'est l'occasion de développer les variations nominales, « équateur » ou « ligne équinoctiale », mais aussi d'expliquer patiemment le sens de l'adjectif :

Or elle est appelée Equinoctiale, pource que non seulement en tous temps et saisons les jours et les nuicts y sont tousjours esgaux, mais aussi

⁷ Frédéric Tinguely, « Jean de Léry et les vestiges de la pensée analogique », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. LVII, n° 1, 1995, p. 25-44. Article repris dans *D'encre de Brésil. Jean de Léry écrivain*, dir. F. Lestringant et M.-C. Gomez-Géraud, Orléans, Paradigme, 1999, p. 127-146.



parce que quand le soleil est droit en icelle, ce qui advient deux fois l'année, assavoir l'onzième de Mars, et le treizième de Septembre, les jours et les nuicts sont aussi esgaux par tout le monde universel. (IV, 142)

Les réponses aux questions que posent les mots et les phénomènes atmosphériques sont autant de manières de « hausser le temps », dirait Rabelais lorsque d'aucuns s'ennuient sur le pont d'un navire immobilisé⁸, dans la lignée d'une littérature des *Problemata* ou des *Questions naturelles*. L'attente propre à cette littérature pseudo-savante est ici comblée, car les informations données par l'auteur sont clairement ordonnées. Le texte procède avec méthode (« pource que non seulement... mais aussi parce que... assavoir ») et énonce des savoirs qui développent l'épaisseur sémantique du terme, d'une part en développant son sens étymologique (jours et nuits « tousjours esgaux »), d'autre part en faisant le lien avec la notion d'équinoxe, c'est-à-dire en s'intéressant aux incidences calendaires d'une certaine position du soleil sur l'équateur.

On notera que cette digression définitionnelle reprend en fait les termes mêmes que l'auteur emploie pour sa propre progression spatiale, à une préposition près : la mention du soleil qui à dates précises « est droit en icelle » intervient juste après la narration qui a formulé elle aussi, avec une date spécifique, un mouvement « droit » : « le quatriesme jour de Febvrier nous fusmes poussez droit sous icelle ». Loin d'être dissociée du récit du voyage, la digression savante en épouse au contraire fidèlement les trajectoires lexicales. Les places de l'humain sublunaire et du soleil surplombant sont simplement précisées, l'un étant disposé dessous – quand Léry figure le passage des humains « sous » la ligne – et l'autre étant surplombant, ou fondu « en icelle ». Au retour, le voyageur et le soleil vont même singulièrement se rencontrer en ce point précis de la sphère : la régularité de la loi naturelle n'interdit pas l'émergence du trait remarquable, voire mène tout droit à l'une des singularités les plus insignes du voyage⁹.

Après la pause explicative, le texte continue à combler l'attente, à l'aller, en abordant un point plus pratique. Il s'emploie à démontrer que pour la progression du navire, l'équateur est envisagé comme une sorte d'obstacle invisible, puisque le passage nécessite une grande habileté technique. Le premier franchissement narré dans le chapitre IV est ainsi l'occasion de faire l'éloge du pilote et de son savoir-faire, éloge préparé et rehaussé par une digression ironique fustigeant « messieurs les délicats », ces « sçavants personnages » qui triomphent en enseignant la « Théorique » mais qui, contrairement au pilote Jean de Meun, ne peuvent se vanter d'une « longue experience avec ses cartes, Astrolabes, et Baston de Jacob ». Ils seraient incapables de manoeuvrer un navire « principalement sous l'Equateur ». L'opposition très nette posée par Léry entre une pratique (un *art*) et une *théorie*, c'est-à-dire entre navigation aux instruments et navigation par les livres, permet d'insister sur la spécificité de l'équateur, lieu qui exemplifie cette opposition essentielle, en raison justement d'une discriminante difficulté, laquelle exigera plus que tout autre non pas seulement une *épistémè*, mais surtout une *technè* éprouvée aux instruments de navigation. Telle est la singularité par laquelle cet espace particulier est figuré pour le lecteur : l'équateur fait saisir les limites d'une science sans conscience, et se définit dès lors à l'aune de l'expérience pratique. À ce titre, il trouve tout naturellement sa place dans le projet d'écriture lérien, qui attache tant d'importance au primat de l'expérience pour

⁸ François Rabelais, *Quart Livre*, dans *Tout Rabelais*, éd. R. Menini, Paris, Bouquins, 2022, chap. LXIII-LXV, p. 1200-1217.

⁹ Cette subtile coïncidence entre les mouvements rectilignes du soleil et du voyageur est en effet amplifiée au retour, quand le pilote se rend compte que le navire franchit la ligne précisément le jour de l'équinoxe, alors que le soleil est à son exact zénith, provoquant l'alignement des hommes, des lignes et des astres dont s'esbaudit le pilote comme d'une véritable singularité : « Poursuyvant donc nostre route, estans ainsi peu à peu avec difficultez approchez de l'Equator, nostre Pilote quelques jours apres ayant prins hauteur à l'Astrolabe, nous asseura que nous estions droit sous ceste Zone et ceinture du monde le mesme jour Equinoctial que le Soleil y estoit, assavoir l'onzième de Mars : ce qu'il nous dit par singularité, et pour chose advenue à bien peu d'autres navires » (XXI, 516).



l'acquisition des connaissances : « je vis, je me trouvay, cela m'advint [...] encores [...] est-ce cela parlé de science, c'est-à-dire de veuë et d'expérience » (Préface, p. 98). En retour, c'est bien à l'épreuve de l'expérience que l'équateur distingue les individus : le pilote expérimenté par opposition aux savants des écoles, mais aussi les marins ayant déjà vécu le passage par opposition au novice à initier.

Plus largement, la notion d'expérience prend un autre sens pour l'équipage tout entier, lorsque chacun éprouve le franchissement ralenti comme une contrainte ressentie dans son propre corps. Le lieu est en effet aussi celui de la cuisante épreuve sensible d'une détresse nutritive, comme le souligne dès le voyage aller un long développement émaillé de maints détails sordides (p. 136-139) : vent mauvais, inconstant, tourbillons, pluie « contagieuse » qui recouvre les corps de « pustules et grosses vessies », pain pourri et biscuits moisissés, eaux puantes et soif inextinguible causée par l'ardeur brûlante du soleil, capable de priver l'auteur lui-même, nouveau Tantale, de souffle et de voix :

nous y estions si merveilleusement pressez de soif, que de ma part, et pour l'avoir essayé, l'haleine et le souffle m'en estans presque faillis, j'en ay perdu le parler l'espace de plus d'une heure. (IV, 138)

Tout manque ou s'épuise, jusqu'aux mots et au souffle vital de l'auteur, tels sont les tourments à endurer en « Zone Torride » aux abords de cette ligne « tres-dangereuse »... au point que bien souvent, quand les vivres deviennent immangeables, l'équateur s'avère être le lieu non seulement du sacrifice nutritif, mais encore des renoncements définitifs : la ligne fatidique, figurée comme décisive, ne pose rien moins que la question du destin de la traversée. Ce jalon essentiel qui décidera de l'avenir de l'expédition constitue donc ce qu'on appelle communément un point de non-retour, dont seuls ceux qui l'ont passé pourront clairement prendre la mesure ; au plan de l'écriture, l'équateur représente une menace tout aussi fatale : buttant sur cette ligne et faute de suite, le texte devrait s'arrêter là.

Dans le trajet d'une traversée, ces complications confèrent à l'équateur une unicité inquiétante, environnée d'appréhension et d'angoisse, tout en donnant à la parole du voyageur une force de conviction qui surpasse celle des cartographes de cabinet – d'autant plus, faut-il le rappeler, que le narrateur double le récit du passage du navire d'une dramatisation personnelle : passant de justesse à travers les mailles du filet rituel, son corps échappe in extremis aux « cérémonies » initiatiques qu'il est au bord de devoir subir à ses dépens, le barbouillage du visage passé au noir du cul de la chaudière ou une plongée dans l'eau, ligoté. Renforcé par la traversée de ces nombreuses épreuves, Léry s'engage alors vers des reformulations multiples, plus proches du mémorable : la périphrase dramatisante « tant fascheux et dangereux passage » complète les désignations physiques de l'équateur comme « le Centre, ou plutôt la Ceinture du monde » (143). Avec cette dernière expression conclusive, la représentation est désormais portée par une métaphore qui passe de la restriction du champ à l'extension globalisante, du centre à la ceinture, pour dire du lieu sa centralité physique, et en rappeler la forme structurante d'embrassement terrestre. Le bon vent est revenu, et en permettant au navire de cingler à nouveau, il éloigne le narrateur de la ligne et de ses angoisses physiques, permettant une prise de distance qui redispense l'équateur en sage ceinture du monde, à l'échelle rassurante du globe.

UT MAPPA MUNDI POESIS

C'est cette expérience individuelle partagée avec les hommes de l'art que sont les marins, c'est donc la réception de l'équateur par une appréhension sensorielle associant diverses observations de terrain qui donnera du poids à la parole écrite, en lui permettant de « parler de science ». Le passage en amplitude s'élevant de la ligne à la sphère, ici amorcé grâce à l'expression consacrée « ceinture du monde », montre qu'il y a dans le discours de Léry une tentative pour



accommoder la tradition préétablie des connaissances avec l'expérience vécue. Cette saisie mixte du discours, mêlant savoirs partagés et notations individuelles, caractérise la représentation de l'équateur qui prendra relief et sens lors du voyage du retour.

Au retour, c'est en effet d'abord un mouvement de vérification qui s'opère. Le deuxième et dernier franchissement commence par confirmer, grâce à la duplication de l'expérience, la vérité des observations de l'aller, et notamment la difficulté du passage, rappelée par une brève allusion initiale :

Au surplus, j'ay declairé au quatriesme chapitre les peines et travaux que nous eusmes en allant, d'approcher l'Equateur : mais ayant veu par experience (ce que tous ceux qui ont passé la Zone torride sçavent bien aussi) qu'on n'est pas moins empesché en revenant du costé du Pole Antarctique en deçà, j'adjousteray icy ce qui me semble naturellement pouvoir causer telles difficultez. (XXI, 514)

L'essai, fait par deux fois, et que confirmeront mille témoignages (« tous ceux qui ont passé la Zone Torride ») permet de « sçav[oir] bien » : si les « peines et travaux » sont comparables, on comprend que c'est bien la ligne et son passage qui posent problème, non l'itinéraire ni le sens du voyage. C'est donc sur elle, et non plus comme lors du premier passage sur les personnages des navigateurs (pilote, marins, narrateur), que le texte va se concentrer à présent. L'ajout ainsi introduit, assumé à la première personne comme une nouvelle digression (« j'adjousteray icy ce qui me semble ») alors même qu'il n'y aurait a priori rien de plus à découvrir sur le terrain, quitte l'observation pour se tourner vers la réflexion, en manière de commentaire spéculatif attaché à la recherche des causes. Le questionnement a changé de tournure, dès lors que le fait observé a été interprété comme systémique. La tentative d'élucidation des causes naturelles répond à un désir d'élaborer des connaissances plus générales à partir de la répétition de l'expérience particulière. Porté par cette *libido sciendi*, l'équateur change de statut : il devient le lieu par lequel il est permis d'accéder à une certaine connaissance du tout. Un tel retournement ontologique, sinon épistémologique, n'advient qu'au prix d'un effort particulier pour penser le rôle de ce « centre » à l'échelle du globe. Cela suppose un décentrement de l'écriture, généralement attachée à une certaine myopie descriptive à fleur d'eau ou au ras des lignes du terrain, qui s'interdit d'ordinaire la paraphrase mégalomane du cosmographe¹⁰. Comment Léry va-t-il s'y prendre pour saisir le monde de façon synoptique, sans pour autant s'exposer aux critiques qu'il formule lui-même envers le discours cosmographique, c'est-à-dire en gardant rigueur et précision, sans perdre de vue son objet précis ?

Pour adopter un regard surplombant, il convient d'abord de changer de focale. Ce mouvement du regardant se manifeste par un jeu de métaphores : l'artifice de la métonymie fera d'un fait océanique saillant (le passage malaisé) un lieu *véritablement* saillant, contre toute attente. Pour cela l'exposition de la thèse scientifique commence par construire une image mentale en trois dimensions :

Presupposant doncques que ceste ligne Equinoctiale tirant de l'Est à l'Ouest, soit comme le dos et l'eschine du monde, à ceux qui voyagent du Nord au Su, et au reciproque (car autrement je sçay bien qu'il n'y a ne haut ny bas en une boule considerée en soy) je dy, en premier lieu, que pour aborder d'une part ou d'autre on n'a pas seulement peine de monter à ceste sommité du monde [...]. (514)

¹⁰ On se souvient de la critique de Montaigne envers les cosmographes : « Je voudrais que chacun écrivit ce qu'il sait, et autant qu'il en sait. [...] Car tel peut avoir quelque particulière science ou expérience de la nature d'une rivière, ou d'une fontaine, qui ne sait au reste, que ce que chacun sait : Il entreprendra toutefois, pour faire courir ce petit lopin, d'écrire toute la Physique » (*Essais*, I, 30, « Des Cannibales », éd. Jean Céard *et alii*, Paris, Pochothèque, 2001, p. 318).



Ainsi le trait horizontal est devenu une dorsale au gré d'un « présupposé » qui aura fait pivoter d'un quart de tour la sphère terrestre, de manière que l'équateur, sujet de la réflexion, se retrouve placé tout en haut et non au milieu comme on a coutume de se le représenter en ligne médiane. Ainsi disposée, la ligne tracée sur le planisphère ne ressemble plus du tout à une « ceinture » mais plutôt à une crête dressée. Sous les yeux ébahis du lecteur, voici l'équateur dépeint comme « le dos et l'eschine du monde », et même comme « ceste sommité du monde »¹¹. Léry, sous prétexte de pouvoir mieux l'observer, le place au sommet de la sphère qu'il manipule entre ses doigts. Il fabrique alors une fiction scientifique tout en se défendant soigneusement de toute naïveté dans la parenthèse incise : « je sçay bien », dit-il, « qu'il n'y a ne haut ny bas en une boule considerée en soy ». Si cette remarque en aparté écarte tout reproche, elle rappelle surtout que cette rotation de la sphère est pédagogique. Il ne s'agit pas du passe-temps d'un prestidigitateur ou d'un tour plaisant d'illusionniste. Elle est destinée, pour les besoins de la démonstration, à mettre sur un pied d'égalité les navigateurs venus du nord et venus du sud. Ce détail quant au haut et au bas n'a en effet plus d'importance dans la représentation fictive où l'équateur occupe le sommet, car tous, d'où qu'ils viennent, sont en-dessous, et en situation de gravir une pente dès lors que la ligne fatidique apparaît comme une crête sommitale infranchissable. La tentation littéraire de filer la métaphore avec le verbe « monter » est donc pleinement justifiée par la poursuite du raisonnement car elle permet de figurer clairement la « peine » qu'ont tous les navires, qu'ils viennent du nord ou du sud, pour atteindre cette ligne désormais métaphorisée en « sommité du monde ». Dans cette configuration, la métaphore verbale est filée à son tour : une fois passée la terrible difficulté, il suffira aux navires de se laisser glisser (« coulant ») vers ce qui est désormais désigné comme une direction penchant vers le bas :

De manière que quand les navires sont sur le panchant du globe, coulant comme en bas, elles ne sont pas empeschées de la façon qu'elles ont esté en y montant. (515)

L'auteur parvient par cet artifice à expliquer que l'équateur, quoique simple dessin et ligne imaginaire des cartographes, représente en fait un formidable obstacle physique dans le paysage. Un léger changement d'assiette¹² a rendu possible cette *imago mundi* en dévers. L'astuce de cette petite révolution de la sphère a réussi à convertir l'équateur en Everest océanique, comme si la difficulté à le franchir était d'ordre ascensionnel. Consécutivement, lorsque la ligne décisive est franchie ne serait-ce que d'un degré, le mouvement de tension s'inverse en détente, et les navires « coulent » sur le « panchant » d'une descente qui les fait disparaître à l'horizon. La sphéricité de la terre est donc garante de difficultés, lorsqu'il est question de la gravir, mais aussi de délivrance, lorsque la ligne fatale laisse libre cours à une descente sans effort.

L'insertion de reliefs saillants par la pratique de la spéculation imaginative ouvre ainsi une profondeur de champ inversée, qui permet de continuer à conduire la métaphore en négatif vers un centre redouté : non plus en bosse mais cette fois finalement en creux, grâce à l'image de l'abîme qui dans la suite du texte figure le passage de l'équateur comme un « saut » à franchir. Tantôt crête et tantôt fossé, la ligne imaginaire ne cesse d'onduler sous la plume de l'auteur, prête elle-même à tous les sauts stylistiques afin de figurer *via* la spéculation poétique l'idée de la chute ou du renoncement possibles.

¹¹ Je remercie Dorine Rouiller de m'avoir signalé le fait que Christophe Colomb, dans sa *Lettre aux Rois Catholiques sur le troisième voyage aux Indes (La découverte de l'Amérique, t. II, p. 213-214)* désigne déjà l'équateur comme le « point extrême de l'éminence », et le « mamelon de la poire ». Léry suit-il en cela les visions de Christophe Colomb ? Si tel est le cas, il les redessine à sa convenance pour les retravailler dans le sens d'une géométrie dans l'espace que n'avait pas conçue Colomb.

¹² Voir à ce sujet notamment l'article d'Isabelle Pantin, « *Altior incubuit animus sub imagine mundi*. L'inspiration du cosmographe d'après une gravure d'Oronce Finé », dans *Les méditations cosmographiques à la Renaissance*, dir. F. Lestringant, Cahiers Saulnier, n° 26, 2009, p. 73-94.



Léry conclut cette revue des singularités de l'équateur en signalant que la ligne imaginaire compte au nombre des difficultés persistantes des forces cachées qui concourent à en barrer l'accès. La fourberie ultime de la ligne invisible sur les flots tient à ce qu'elle renferme en outre des forces invisibles. Courants contraires et traîtreusement cachés « au milieu de telle abysme d'eau », et « vents inconstans » qui « sortent de cest endroit [l'équateur] comme de leur centre » conjuguent leurs efforts pour repousser les vaisseaux loin de la ligne équinoxiale : tels sont les deux autres facteurs qui rendent aventureuse la navigation à proximité de la ligne trompeuse semée d'embûches, et qui emmène le navigateur, dans la grande tradition odysseenne, de Charybde en Sylla, ses pièges dissimulés étant liés à un centre invisible de la terre. Les différents procédés que nous voyons à l'œuvre dans ce passage ont opéré un mouvement de dévoilement de ce qui reste caché à l'observateur, afin de rendre sinon visible, du moins intelligible ce qui contribue secrètement à la difficulté du passage.

Il s'en dégage la certitude que l'œil ne saurait suffire à décrire la complexité d'un espace qui cache ses ressorts secrets. La méthode préconisée ailleurs qui consiste à relater non pas tout¹³, mais uniquement ce que « j'ay veu » montre ici ses limites. Ce que Léry pointe dans ce texte, c'est ce qu'il n'a pas vu.

En outre, à l'invisible s'associe l'imprévisible : les courants « peuvent estre des deux costez », et les vents « soufflent oppositement l'un à l'autre ». De telles remarques sur l'inconstance des éléments conduisent à penser le mouvement universel.

EMBARDÉES COSMOGRAPHIQUES

Léry est parti d'un problème technique, la difficulté à passer l'équateur. Ce constat a posé un problème de raisonnement, et a incité l'auteur, après avoir narré le fait, à s'interroger sur les causes du phénomène observé. Prenant assise sur l'expérience vécue, puis après avoir repris les lignes du dessin cartographique pour développer les potentialités saillantes de la ligne imaginaire, le texte s'aventure sur le terrain des lois naturelles. Après avoir dévoilé les mystères de la fabrique invisible du grand tout, il tente d'exposer à présent son *mécanisme*.

Cette inflexion dynamique donnée à la représentation jusqu'alors statique (uniquement faite de lignes, points, centre, sommet) convie le lecteur à un véritable spectacle. Lors du moment scrutateur que nous venons d'analyser, l'auteur exposait les ressorts cachés de la barrière de l'équateur, après avoir lui-même légèrement manipulé l'orientation du globe terrestre pour le présenter sous un angle qui permettait une meilleure compréhension, mais en le montrant toujours immobile. Progressant dans sa réflexion, Léry invite son lecteur à regarder la sphère du monde en mouvement. Tout est étrange dans ce texte, unique en son genre dans l'œuvre par la profondeur de champ qu'il met en œuvre et par l'orientation textuelle qu'il adopte, plus proche de la cosmographie ou de la philosophie naturelle qu'aucun autre passage. Il faut donc s'interroger ici sur les choix d'écriture et sur les sources du voyageur, ordinairement peu familier de ce type d'amplification savante :

Ce gros amas d'eaux, di-je, estant ainsi suspendu avec la terre, et tournant comme sur deux pivots (lesquels j'imagine aux deux quadrangles opposites de ceux des Poles, tellement que les quatre font deux croisées en rond et en demi-cercle qui environnent toute la Sphere) en perpetuel mouvement, comme les marées et les flus et reflux le demonstrent evidemment [...]. (XXI, 515)

Soulignons d'abord que lorsque Léry montre la double révolution d'un globe qui commence à tourner sur un double pivot, le texte entre dans une zone de forte turbulence

¹³ Voir par exemple à la fin du chap. XIII : « Voila, non pas tout ce qui se pourroit dire des arbres, herbes et fruicts de ceste terre du Bresil, mais ce que j'en ay remarqué durant environ un an que j'y ay demeuré » (p. 333).



hypothétique, qui ne fait qu'amplifier la complexité des mouvements qui animent les flots dans cette zone. Dans l'exercice métaphorique – toujours didactique – de cette redistribution du relief physique qui redessine mentalement¹⁴ une *mappa mundi* qui se redécouvre elle-même, le texte, prudemment, modalise son approche lexicale : « à mon avis », « par manière de dire », « si ainsi faut parler », « j'imagine », « comme liées », « comme sur deux pivots », « comme sur une bascule ».

Ces modalisations rappellent que Léry n'est pas à son aise sur le terrain qu'il s'est choisi : le voici qui traite de la position des eaux sur la Terre, de l'équilibre entre les éléments, voici qu'il se livre à des constructions géométriques pleines d'angles, de quadrangles, de demi-cercles, de ronds pivotant afin d'élaborer une représentation dans l'espace permettant de construire une théorie sur l'instabilité de l'équateur. Ce sont là des sujets ardu, issus des considérations développées par Aristote dans les *Météorologiques*, transmises ensuite par les clercs au Moyen Âge¹⁵, puis abondamment paraphrasées et commentées à la Renaissance. Thevet lui-même ne s'engage pas vers des discours aussi élaborés lorsqu'il parle de l'équateur, et il s'agit donc ici chez Léry – qui en a pleinement conscience – d'une véritable innovation par rapport à son rival, une sorte d'aventure en *scripta incognita*.

En outre, et c'est sans doute la deuxième raison des précautions oratoires modalisantes, on voit bien que d'un point de vue méthodique, ces développements nouveaux obligent Léry à délaissier un moment la chorographie pour une embarquée hors des limites prescrites. En passant l'équateur, Léry passe donc la ligne discursive ou générique qu'il s'était fixée. Il inclut en effet dans sa représentation différents aspects caractéristiques de l'exercice cosmographique à la Renaissance, formé selon Jean-Marc Besse¹⁶ à l'aide des trois types de discours qui se partageaient dans l'Antiquité la réflexion sur la Terre : le discours des physiciens ou philosophes de la nature sur les quatre éléments (dominé par Aristote), le discours des mathématiciens portant sur la mesure des lignes et des cercles (tenu par Ptolémée et transmis via Sacrobosco et Pierre Apian), et le discours des géographes (sur le modèle de Strabon) qui traite de la morphologie des espaces, de l'hydrologie, de la diversité humaine, discours plus nettement descriptif qui recense qualitativement¹⁷ les choses dans toute leur variété, ensemble de données en perpétuelle expansion à mesure que s'effectuent les grands voyages – Münster et Thevet étant les exemples les plus éloquents de cette dernière acception de la cosmographie. Celle-ci peut recevoir un sens restreint ou plus étendu. Pierre Apian par exemple ne l'entend qu'au sens strict en la distinguant de ce qu'il appelle la géographie :

Ceste science considere premierement les Cercles, desquels nous imaginons la supreme Sphere celeste estre composée. [...] Elle traicte aussi du mouvement des Estoilles fixes et des erratiques, qui autrement

¹⁴ Voir sur cette question de l'imagination scientifique la notion de « *mapping in the mind* » empruntée à Christian Jacob, développée par Jörg Dünne en rapport avec la *theoria* et le songe chers à Cicéron en tant que « vues d'en haut » et fictionnalisation du regard (« Méditation, médialité, subjectivité : du "regard d'en haut" au panoptisme cartographique », dans *Les méditations cosmographiques à la Renaissance*, op. cit., 2009, p. 143-156, notamment p. 144 et 147).

¹⁵ Voir sur ce point Joëlle Ducos, « Le clerc et les météores. Constitution et évolution d'une culture encyclopédique », dans *Le clerc au Moyen Âge*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 1995 (en ligne : <http://books.openedition.org/pup/2457>) et « Le *De Generatione et corruptione* et les commentaires sur les *Météorologiques* », dans *Lire Aristote à la Renaissance. Réception du traité Sur la génération et la corruption*, dir. J. Ducos et V. Giacomotto-Charra, Paris, Honoré Champion, 2011, p. 175-197.

¹⁶ Jean-Marc Besse, *Les grandeurs de la Terre. Aspects du savoir géographique de la Renaissance*, Paris, ENS Éditions, 2003, p. 36-37.

¹⁷ On peut ainsi considérer avec Frédéric Tinguely que l'écriture dite cosmographique se distribue en deux tendances majeures : l'aspect quantitatif et mesurable (du côté des mathématiciens, astronomes et cartographes), ou qualitatif et muable, procédant par compilation de données encyclopédiques sur les pays étudiés (avec Thevet ou Münster) : voir « Le vertige cosmographique à la Renaissance », *Archives Internationales d'Histoire des Sciences*, 2009, 59-163, p. 441-450 (en ligne : <https://doi.org/10.1484/J.ARIHS.5.101850>).



sont appelées Planetes [...]. Et semblablement de toutes les choses qui appartiennent à la consideration du Ciel, comme sont les elevations du Pole, Paralleles et Cercles Meridiens, toutes lesquelles choses et semblables sont clairement demonstrees par declarations Mathematiques en la Cosmographie. Laquelle differe la Geographie en ce, que la Cosmographie décrit la Terre par les Cercles du Ciel, au dessous desquels elle est, et non par Montaignes, Mers, Rivieres, ne autres particularitez, comme fait la Geographie¹⁸.

Isabelle Pantin a montré que le discours des cosmographes sur la sphère, même entendu au sens strict, avait lui-même connu des variations : il est d'abord monopolisé par la scolastique des universités au sein desquelles philosophes et mathématiciens règnent sans partage en développant et glosant Sacrobosco dans des ouvrages complexes ; mais bientôt, ces « ciel des philosophes » et « ciel des mathématiciens »¹⁹ se trouvent remaniés par des manuels pratiques qui les simplifient pour les rendre accessibles à un plus grand nombre de lecteurs et d'étudiants. C'est le plus souvent par ce biais unique, qu'on pourrait qualifier de vulgarisation des savoirs, Jean Céard et Violaine Giacomotto-Charra s'accordent à le dire, qu'Aristote est connu des lecteurs de la Renaissance²⁰. À cet égard, Isabelle Pantin a également établi le fait que parallèlement, se développe un « ciel des humanistes », qui élargit la doctrine céleste en recourant à Pline, à Sénèque, aux poètes, dans un corpus en langue vernaculaire apte à s'adresser à d'autres lecteurs, et à construire d'autres représentations qui renouvellent l'approche encyclopédique en ne la limitant plus au carcan scolaire de la scolastique. Ces « nouveaux livres du monde » intègrent les grands voyages ; ils sont écrits par des auteurs comme Jean Pierre de Mesme ou Pontus de Tyard, férus de philosophie et de mathématiques, mais aussi de philologie, et vont ainsi, en rendant possible un discours plus ouvert notamment à la poésie, s'écarter du modèle traditionnel des traités de la sphère. Tout porte à croire, nous allons le comprendre, que Léry accède aux savoirs aristotéliens par l'intermédiaire de ce type d'ouvrage, et même qu'il s'en inspire pour forger à son tour à propos de l'équateur sa fiction poétique.

Pour pouvoir parler des courants, c'est-à-dire du mouvement des eaux, Léry doit d'abord affronter la difficile question de la répartition des mers et des terres sur le globe, et notamment des liens entre les deux éléments que sont l'eau et la terre. La théorie aristotélienne des sphères emboîtées, reprise par Ptolémée, supposait que la terre était l'élément central (le plus lourd), entouré de l'eau, de l'air et du feu. Les eaux se répartissent entre les mers (eau sublunaire) et les vapeurs atmosphériques (pluie, grêle, etc.) qui viennent du ciel. Sur la surface terrestre, il y a donc de l'eau qui entoure les terres, afin que celles-ci restent émergées. Cette merveille des surfaces terrestres habitables est pensée comme voulue par Dieu après le Déluge, afin que la vie humaine, animale et végétale puisse prospérer. Léry épouse sans réserve cette idée dans le

¹⁸ Pierre Apian, *Cosmographicus liber* (1^{re} édition Landshut, 1524), cité ici dans l'édition française révisée par Gemma Frisius (*Cosmographie universelle*, Anvers, Arnould Coninx, 1584, p. 5).

¹⁹ Ces belles formulations sont celles d'Isabelle Pantin dans *La poésie du ciel en France dans la seconde moitié du seizième siècle*, Genève, Droz, 1995, chap. I et II.

²⁰ Les travaux de Jean Céard l'ont parfaitement montré, notamment dans « Les *Météorologiques* d'Aristote à la Renaissance : la paraphrase de Jacques Lefèvre d'Étaples et le commentaire de Cochlaeus » (dans *Ordre et désordre du monde. Enquête sur les météores, de la Renaissance à l'âge moderne*, dir. T. Belleguic et A. Vasak, Paris, Hermann, 2013, p. 29-50) ; voir aussi l'introduction rédigée pour l'édition du *Premier curieux* aux Classiques Garnier (Pontus de Tyard, *Le Premier curieux*, éd. Jean Céard, Paris, Classiques Garnier, 2010, p. 7-55). Le travail fondamental mené par Violaine Giacomotto-Charra sur la vulgarisation des savoirs est également probant sur cette question (« Un aspect de la réception du *De generatione* : la définition des éléments dans la physique vulgarisée du xvi^e siècle » (dans *Lire Aristote...*, op. cit., 2011, p. 269-288) et « Incidence de la forme dialoguée sur la matière scientifique : la physique élémentaire dans le *Premier Curieux* de Pontus de Tyard » (dans *Les États du dialogue à l'âge de l'humanisme*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2015, en ligne : <http://books.openedition.org/pufr/8257>). Dans ce dernier article, elle traite par exemple le *De Mundo* de « méli-mélo syncrético-scientifique à usage mondain, appuyé sur un texte, le *De Mundo* pseudo-aristotélien, dont tout le monde sait au xvi^e siècle que c'est un apocryphe » (§ 2).



passage qui ouvre l'évocation cosmographique, qu'il a retravaillé pour l'amplifier encore jusqu'à la quatrième édition de 1599 (addition signalée ci-dessous entre crochets) ; il y évoque l'excellence de la Providence :

Joint que toutes les mers s'entretenans l'une l'autre, sans que par l'admirable puissance et providence de Dieu elles puissent couvrir la terre [qui pend aussi sur rien], quoy qu'elles soyent plus hautes, et fondées sur icelle, ains seulement la divisent en plusieurs Isles et parcelles [...]. (XXI, 515)

L'auteur s'inspire ici de passages bibliques, comme l'indique une double manchette ajoutée elle aussi en 1599 : « Job. 26. 7 » et « Ps. 24. 1. 2 ». Léry n'innove pas en la matière : il en va de même chez Sacrobosco comme chez Gregor Reisch²¹, dont les discours liant Genèse et aristotélisme affirment que si la Terre comprend des parties émergées, c'est que Dieu a souhaité protéger la vie des êtres animés.

Toutefois, l'addition de 1599 « qui pend aussi sur rien », laquelle redouble une notation déjà présente dans le texte de 1580 avec la formulation « ce gros amas d'eaux, di-je, estant ainsi suspendu avec la terre », soulève un point qui ramène à la théorie de la sphère repensée et défendue par les astronomes et les mathématiciens du milieu du XVI^e siècle. Nous avons rappelé que la vulgate aristotélienne présentait la sphère terrestre comme une sphère centrale suspendue au milieu de l'univers, et prise dans une série d'orbis creux, à commencer par la sphère d'eau qui lui est dix fois supérieure en volume, puis la sphère de l'air, et celle du feu. Pour une meilleure compréhension de la réalité du globe, cette représentation laisse place dans les années 1530-1550 à une doctrine révisée par Pierre Apian et Oronce Finé, selon laquelle la terre et l'eau ne forment pas deux globes distincts pris l'un dans l'autre, mais sont deux parties constitutives d'un même globe et surtout d'un même corps physique : les éléments coexistent et forment à eux deux une seule sphère, qu'on peut pour cette raison appeler « globe terraqué ». Lorsqu'il pense l'amas des eaux « suspendu avec la terre », Léry se fait l'écho de cette conception d'un globe fait de terre *et* d'eau. Il va même jusqu'à former l'image d'une belle « conjointure » des deux éléments en risquant une métaphore racinaire d'ordre botanique (donc terrestre) pour dépeindre le fond des gouffres marins :

[Les mers entourent la terre et la divisent] en plusieurs Isles et parcelles, lesquelles semblablement j'estime estre toutes conjointes, et comme liées par racines, si ainsi faut parler, au profond et en l'interieur des gouffres... (*ibid.*)

Reste à régler le point de la submersion, énigme persistante : comment expliquer que malgré la disproportion du volume de l'eau, celle-ci ne recouvre pas toute la terre ? Léry soulève la question lorsqu'il remarque, dans le passage déjà évoqué : « toutes les mers s'entretenant l'une l'autre, *sans que* par l'admirable puissance et providence de Dieu *elles puissent couvrir la terre, quoy qu'elles soyent plus hautes, et fondées sur icelle* » (XXI, 515 ; nous soulignons). La formulation fait resurgir le paradoxe de la surface plus haute et d'une mer traditionnellement considérée comme « convexe ou bossue », et qui devrait alors en toute logique physique recouvrir la terre.

La question de ce paradoxe contre-intuitif, vaste controverse débattue à la Renaissance²², a commencé à être posée par Léry bien avant le passage de l'équateur, lorsqu'il s'est étonné d'un phénomène optique en longeant les rivages africains. Il est intrigué par le constat d'une

²¹ Voir à ce sujet Jean-Marc Besse, *Les grandeurs de la Terre*, *op. cit.*, p. 87-110.

²² *Ibid.*, notamment p. 100-110 sur la « crise » de la compréhension des rapports terre/mer, et sur la résolution de la question de la submersion par l'idée que la terre ne flotte pas sur l'eau mais que les deux éléments sont intriqués mutuellement : l'eau se glisse dans les creux et les cavités de la terre.



considérable dénivellation entre le relief plat des côtes de Barbarie et l'apparente élévation, par contraste, du niveau de la mer. La focale se situe au niveau de l'œil des marins, lesquels, debout sur le pont du navire, sont en hauteur par rapport au rivage, et plongent leur regard dans l'immensité de la plaine africaine :

Comme il fut soigneusement observé de plusieurs d'entre nous, c'est une terre plaine, voire si fort basse que tant que nostre veue se pouvoit estendre, sans voir aucunes montagnes ni autres objets, il nous estoit advis que nous estans plus hauts que tout ce pays-là, il deust estre incontinent submergé, et que nous et nos vaisseaux deussions passer par-dessus. (II, 123)

Il y a dès ce moment un effet de stupeur qui aboutit au constat de la tromperie de nos sens, et notamment de nos impressions visuelles créant des mirages optiques. Léry fait l'expérience de cette bizarrerie en se retournant d'un côté, puis de l'autre ; c'est en modifiant la position de son corps qu'il mesure le degré illusionniste de la masse maritime, qui lui semble une « espouvantable montagne » au regard de la vallée terrestre :

Car combien qu'au jugement de l'œil il semble estre ainsi, presque sur tous les rivages de la mer, si est-ce que cela se remarquant plus particulièrement en cest endroit-là, quand d'un costé je regardois ce grand et plat pays qui paroissoit comme une vallée, et d'autre part la mer à l'opposite, sans estre lors autrement esmeue, neantmoins en comparaison, faisant une grande et espouvantable montagne, en me resouvenant de ce que l'Escriture dit à ce propos, je contemploye ceste œuvre de Dieu avec grande admiration. (II, 123-124)

L'observation et le raisonnement physique en appellent alors déjà à l'argument finaliste de la présence divine, seul à même d'expliquer l'absence providentielle de submersion qui resterait incompréhensible si l'on se fiait à nos seuls sens.

Toutefois, comme le point de l'équilibre et de la répartition des eaux a déjà été abordé au chapitre II et que le passage qui nous occupe est situé au chapitre XXI, cette question n'est guère plus désormais qu'un préalable à l'explication du *mouvement* des eaux, seul point qui intéresse vraiment, d'un point de vue pratique, le voyageur qui cherche à rendre compte, à ce stade, de la difficulté du passage de l'équateur. Léry ouvre alors un développement qu'on attendait moins de sa part, et qui mènera à une méditation sur le *perpetuum mobile* :

Ce gros amas d'eaux, di-je, estant ainsi suspendu avec la terre, et tournant comme sur deux pivots (lesquels j'imagine aux deux quadrangles opposites de ceux des Poles, tellement que les quatre font deux croisées en rond et en demi-cercle qui environnent toute la Sphere) en perpetuel mouvement, comme les marées et les flus et reflux le demonstrent evidemment [...]. (XXI, 515)

La démonstration dit se fonder sur l'« évidence » de ce qui est discernable en termes de mouvement des eaux, à savoir les marées, flux et reflux de l'eau, mais pour ce faire elle nous plonge dans l'abstraction du dessin géométrique. C'est à l'abri d'une parenthèse que Léry se prend à « imaginer » en cosmographe, s'éloignant alors momentanément de son discours de géographe ou d'historien, qui exclut théoriquement toute considération mathématique²³. Sa

²³ Si l'on entend « cosmographe » au sens étroit de mathématicien dont la fonction est de mesurer les distances, comme le fait Vadian lorsqu'il l'oppose à la posture plus réflexive du géographe historien : « L'étude des instruments destinés à faire des mesures de ce genre et à représenter la terre suivant les méridiens et les parallèles, tout cela concerne le cosmographe. Le plus grand de ceux-ci est Ptolémée. J'ose alors dire que le géographe est plus proche du poète et de l'historien, en ce que leurs procédés de description sont semblables. [...]



prose se laisse gagner par la coloration savante du lexique de la géométrie qu'on aurait pu trouver sous la plume d'un poète comme Maurice Scève dans le *Microcosme*. Ainsi, la parenthèse consacrée au travail de l'imagination scientifique entraîne le texte vers une rêverie tout entière dominée par la géométrie dans l'espace : l'auteur, dans une digression qui ne craint ni le déplacement des attentes, ni le contraste entre les écritures, nous invite à tracer à l'opposé des points des pôles deux autres points, de manière à dessiner un carré (quadrangle) inscrit dans le cercle sphérique du globe. Par ces points passent deux axes qui se croisent au centre de la Terre, un axe plutôt vertical d'un pôle à l'autre, et un deuxième axe perpendiculaire plutôt horizontal. Mais surtout, ces axes forment selon Léry deux pivots perpendiculaires autour desquels tournent terres et eaux, animées, donc, d'une révolution complexe qui fait pivoter des demi-sphères deux à deux en combinant leurs mouvements. Pour évoquer l'équateur, Léry ne se contente plus de l'expression « ceinture du monde » : il ne le désigne plus par une ligne simple qui ne signifierait que le périmètre sous forme de cercle fixe. Au-delà des lignes abstraites de construction mathématique, lignes fixes formées de points, de segments et de portions de cercles, il convoque donc pour les animer les notions d'axes et de pivots qui achèvent de composer une vision mécaniste de la terre, envisagée comme une véritable machine. C'est une manière de revenir au propos sur la ligne équinoxiale, conçue comme le centre nerveux de tout ce dispositif en branle. Par ce moyen, Léry parvient à appréhender au moyen du raisonnement le « mouvement general prenant son poinct sous ceste ligne ». Et le développement achève ainsi de se dénouer par une certitude qui fait l'effet d'une vraie secousse :

Et ce mouvement general prenant son poinct sous ceste ligne, *il est certain* que quand l'Emisphere des eaux Meridionales, à nostre esgard, s'avance en tournant jusques ès bornes et limites qui luy sont prescrites, la Septentrionale se reculant d'autant, ceux qui sont au milieu et en la ceinture de la boule estans ainsi comme sur une bassecule, ou hausse qui baisse continuellement, branslez et agitez, sont par ce moyen encor aucunement empeschez de passer outre. (XXI, 515-516 ; nous soulignons)

La terre tourne, Léry le sait, d'ouest en est. Toutefois, en complément, l'auteur invente un mouvement nord-sud non tournant, mais caractérisé par une alternance d'avancées et de reculs. La résolution de l'énigme du passage périlleux de l'équateur tient pour Léry à cette mise en mouvement des hémisphères nord et sud, qu'il présente comme animés d'un déplacement conjoint : quand l'un s'avance en tournant, l'autre recule d'autant, et ce sont ces vases communicants qui expliquent que le malheureux voyageur, lorsqu'il passe sur la jointure de ce cisaillement aquatique précisément situé « en la ceinture de la boule », se retrouve au beau milieu de la faille, c'est-à-dire au lieu le plus périlleux possible de toute la terre. La fameuse « ceinture » n'est plus alors comparée à une « sommité » ni à une « echine du monde », mais bien à une « bassecule » dont le mouvement (« ou hausse qui baisse continuellement ») ne cesse d'osciller et de branler, faisant du navigateur un fêtu dominé par des forces profondes, des mécanismes qui le dépassent. Le pasteur remplit ainsi son projet initial de comprendre la difficulté observée à passer l'équateur.

Or, comme ce type de représentation est unique dans *l'Histoire d'un voyage*, le lecteur peut à bon droit se demander à quels auteurs Léry emprunte cette inspiration. Premier étonnement, le schéma à double pivot perpendiculaire n'existe nulle part, et c'est donc notre voyageur qui en serait l'auteur. Après différentes recherches infructueuses dans les traités sur la sphère, qui n'évoquent pas la question de l'hydrographie, ni par conséquent celle du mouvement

Le cosmographe est tourné au contraire vers la géométrie et l'astronomie. » (cité et traduit par Jean-Marc Besse, *Les grandeurs de la Terre*, op. cit., p. 177-178).



des eaux²⁴, il s'avère qu'il est plus profitable de se tourner vers des textes d'ordre pratique, les « arts » qui réfléchissent sur les difficultés de la navigation. La pêche est plus miraculeuse de ce côté, où nous trouvons une source possible du passage de Léry dans *L'Art de naviguer* de Pierre de Médine. L'ouvrage, publié en espagnol en 1545, connaît de nombreuses rééditions et traductions à partir de 1554, où il est traduit en français par Nicolas de Nicolai. Pierre de Médine est cosmographe et conseiller royal de la couronne espagnole en matière d'instruments de marine ; c'est un homme de métier qui parvient à concentrer, comme on le voit dans l'extrait suivant, l'essentiel des savoirs cosmographiques de son époque, explicitement cités pour être appliqués à la navigation :

Aussi dict Aristote, au second des Metheores, que les eaues de la Mer s'engendrent en Septentrion : il veult dire que grand' partie de l'eau de la mer s'engendre du costé du Septentrion, comme Albert le grand declaire au second des Metheores, sixieme chapitre : ou il dit que la Mer court de Septentrion en Midy. La cause, pource qu'elle est plus haulte en Septentrion que vers le Midy : et la cause, pourquoy elle est plus haulte, est par ce que le froid de Septentrion engendre plus d'eau que la mer ne pourroit contenir en l'espace, distance, et haulteur de ses rives : et l'eau qui est au Midy, se consume et diminue par la chaleur du Soleil. Par ainsi une partie de l'eau de Septentrion repousse l'autre vers le costé qui est plus bas, et pourtant se meut accidentellement du lieu de sa generation : pour autant qu'elle, estant humide, court pour estre retenue au sec²⁵.

Pierre de Médine reprend ici une théorie issue d'Aristote qui considère que les eaux se forment au pôle nord où elles s'accumulent parce qu'elles sont moins sujettes à l'évaporation, étant peu ensoleillées. Quand cette masse d'eau est trop importante, elle pèse et se déverse vers le sud, en glissant sur la pente du globe. Cette eau venue du nord « repousse » alors celle du sud, qui va ainsi remonter afin de ne pas submerger les terres. C'est un mouvement nord-sud et sud-nord de rééquilibrage idiosyncrasique des niveaux du sec et de l'humide. On notera cependant que si Pierre de Médine nous intéresse pour cette circulation des eaux entre le nord et le sud reprise chez Léry par les notions d'avancée et de recul des eaux, il ne fait nulle mention du lieu stratégique de l'équateur, au centre de ce système.

Pour trouver trace de cette question de l'axe équatorial, en revanche, il faut se tourner vers des écrits humanistes non destinés à des lecteurs très érudits – Léry n'est certes pas très versé dans les sciences mathématiques – mais qui fournissent une nouvelle lecture du monde nourrie à la tradition des savoirs sur l'astronomie croisée avec les nouveautés acquises au contact des grands voyages. Nous rencontrons un passage essentiel chez Pontus de Tyard. *L'univers, ou Discours des parties, et de la nature du monde* (Lyon, Jean de Tournes et Guillaume Gazeau, 1557) est un texte contemporain du voyage au Brésil de Léry, et par ailleurs absolument contemporain des premières publications de *l'Histoire elle-même*, avec lesquelles ses éditions s'entrecroisent, puisqu'il a été réédité par Tyard en 1578 puis en 1598 sous le titre *Le Premier curieux, ou Premier discours de la nature du Monde, et de ses parties*²⁶. Comparons les textes. À la faveur d'une revue

²⁴ Comme me l'ont confirmé Isabelle Pantin, Violaine Giacomotto-Charra et Jérôme Lamy, que je remercie ici pour leur précieux concours.

²⁵ Pierre de Médine, *L'Art de naviguer*, trad. Nicolas de Nicolai, Lyon, Guillaume Rouillé, 1554, l. II, chap. 2, f. 15r-v (traduit en Hollande, en Italie, en Angleterre ; quinze rééditions en français jusqu'à 1663, notamment en 1569, 1573, 1576...).

²⁶ Sur l'histoire de ce texte, voir la riche introduction rédigée par Jean Céard pour son édition aux Classiques Garnier (Pontus de Tyard, *Le Premier curieux*, op. cit., p. 7-55). Voir aussi sur la conception du *Premier curieux* Violaine Giacomotto-Charra, « Incidence de la forme dialoguée sur la matière scientifique : la physique élémentaire dans le *Premier Curieux* de Pontus de Tyard », art. cit., 2015, et plus récemment Anne Lemerre-Louërat, « Les Météores du *Premier Curieux* », dans *Pontus de Tyard et la varietas*, dir. François Rouget, Paris, Classiques Garnier, 2022, p. 119-136.



des quatre éléments, le passage consacré à l'eau chez Pontus de Tyard aborde d'abord sa nature, puis son mouvement. C'est l'occasion, dans l'enchaînement du dialogue, d'expliquer « le croit et descroit de la Mer » en des termes assez proches de ceux de Léry pour qu'on puisse supposer que ce dernier s'en est inspiré :

D'avantage on ne peut que trop grossièrement nier les cours et recours ordinaires et evidens, à la Mer : divers selon les regions diverses, desquelz la plus generale cause semble estre la naturelle inclinacion de l'eau coulante du haut contre bas : et l'assurance toute esprouvee par ceus qui ont couru diverses Mers, qui confessent la Septentrionelle estre plus haute, comme la raison nous peut aisément persuader : car cette partie est moins eschaufee par le Soleil, et aussi moins desseichee, et par necessité l'humidité plus abondante : dont la Mer enflée, se meut de Septentrion en Orient, d'Orient au Midi, et de là en Occident, pour du Septentrion continuer son cours universel, et journalier : contraire, à la façon du Ciel, au grand et lent mouvement que j'ay dit se faire d'Occident en Orient²⁷.

Le poète précise aussitôt : « ce que je vien de dire, appartient plus au grand Ocean » et il n'a pas omis de dire qu'il s'en remettait à l'expérience des hommes de l'art (« l'assurance toute esprouvee par ceus qui ont couru diverses Mers »²⁸). On retrouve dans ce passage de nombreux traits communs avec le discours de Léry : non seulement cette mécanique des fluides qui fait glisser les eaux vers le sud quand elles sont trop abondantes au nord, explicitée comme un mouvement de rééquilibrage qui procède en descendant du haut vers le bas, ce qui va alimenter l'idée d'un déversoir de l'eau « enflée » au nord vers d'autres régions du globe. Mais on y lit aussi et surtout, mieux qu'ailleurs, le trajet si particulier des eaux décrit par Léry : au lieu de chuter verticalement du nord au sud sur la pente du globe entendue comme descendante, les eaux sont engagées dans une combinatoire de mouvements qui inclut la rotation de la terre : elles vont effectuer un parcours nord-est puis est-sud et enfin sud-ouest avant de remonter au nord. Autant dire que le mouvement est effectivement organisé autour d'un nouvel axe, dans lequel on peut reconnaître le pivot de l'équateur même s'il n'est pas explicitement nommé : l'hémisphère nord frotte contre hémisphère sud, par une inclinaison de haut en bas puis de bas en haut. Sans mentionner la ligne équinoxiale, Pontus de Tyard souligne bien ce point du mécanisme lorsqu'il insiste sur le fait que ce mouvement est distinct de celui du ciel organisé autour de l'axe des pôles.

La reprise des termes de Médine quant à la génération de l'eau dans le septentrion, et quant à l'idée que l'eau est agitée par divers mouvements associés, est devenue assez partagée pour parler de l'océan Atlantique dans les années 1570, pour qu'on la trouve encore dans *De la vicissitude ou variete des choses en l'univers* de Louis Le Roy, ouvrage publié en 1575, peu de temps avant la première édition de *l'Histoire d'un voyage* :

²⁷ Pontus de Tyard, *L'univers, ou discours des parties, et de la nature du monde*, Lyon, Jean de Tournes et Guillaume Gazeau, 1557, p. 89 ; f. 260 dans *Le Premier curieux*, 1587 (et p. 146 de l'éd. Céard 2010).

²⁸ Dans les développements sur les eaux et les vents, il arrive très souvent aux devisants du *Premier curieux* de s'en remettre à l'expérience inégalable des marins, et de célébrer leur apport à l'enrichissement des connaissances : « les Navigateurs, auxquels l'usage et les perils ont accompli l'industrie, en recognoissent... » (éd. Céard, p. 141) ; « apparences, observées d'une gentille et profitable curiosité par les Pilotes anciens » (*ibid.*, p. 146), « Les premiers diligens à la recherche de la cognoissance des Terres habitables [...] nous ont infiniment obligez à les avoir en grande reverence, tant pour le sçavoir duquel leurs observations nous endoctrinent, que pour la hardiesse à laquelle ils ont poussé les braves et vaillans Capitaines, gaillars et industrieux Pilotes à ouvrir les chemins non jamais batus avant eux, et courir toute perilleuse fortune, pour découvrir les terres incongneues : et nous apprendre... » (*ibid.*, p. 162). Tyard possédait lui-même un exemplaire de 1569 de *L'art de naviguer* de Médine dans sa bibliothèque (François Roudaut en reproduit la page de titre avec l'ex-libris de Pontus de Tyard dans *La bibliothèque de Pontus de Tyard*, Paris, Honoré Champion, 2008, p. 723 – notice n° 493, p. 391) et a sans doute consulté l'ouvrage dès sa première édition lyonnaise de 1554, selon Jean Céard (*ibid.*, n. 1, p. 39).



Toute eau de son mouvement propre, descend de hault en bas, mais en la mer oceane, environnant la terre, se trouvent trois mouvemens, l'un d'Orient en Occident, l'autre du Septentrion vers le Midy, Le troisieme de son flux et reflux cottidian, qui de six heures en six heures, s'avance et eslargit, puis abbaïsse et retire. [...] L'autre [mouvement] de Septentrion, vers le Midy est fait, par ce que la mer est plus haulte en Septentrion, que vers le midy : Attendu que le froid de Septentrion, engendre plus d'eau, que la mer ne pourroit contenir en l'espace distance, et haulteur de ses rives, et l'eau qui est au Midy, se consume et diminuë par la chaleur du soleil. Par ainsi une partie de l'eau de Septentrion, repousse l'autre vers le costé qui est plus bas, et pourtant ce meut accidentellement du lieu de sa generation²⁹.

L'image si belle et si parlante de la bascule, cependant, est absente de toutes les sources découvertes jusqu'ici. Jusqu'à preuve du contraire, elle semble propre à Léry, qui l'invente pour figurer le danger et l'instabilité constante. En représentant la Terre comme une machine instable dont nous sommes les jouets impuissants, « branslez et agitez » par une « danse inconstante », Léry oriente sa méditation vers des questions philosophiques qui regardent la faiblesse humaine et l'instabilité de toute chose, questionnements propres à son époque, portés par la théologie naturelle qui s'interroge sur les mouvements cosmiques, et en particulier par les penseurs protestants, ainsi que le souligne Isabelle Pantin³⁰, mais aussi par la « branloire pérenne » d'un Montaigne.

L'équateur, où basculent incessamment les hémisphères sous le poids de l'eau, impose ainsi une image mentale marquante, expérimentation poétique par laquelle Léry apporte sa pierre à l'édifice des hypothèses cosmographiques sur la forme et le fonctionnement de la sphère. On pourrait ainsi considérer que le texte sur l'équateur de Léry partage les principes du *Premier curieux*, tels que les définit Anne Lemerre-Louërat, à savoir « une recherche de la vérité contre les apparences, à travers la description minutieuse de phénomènes en mouvement, imprévisibles et mystérieux » : devant un « monde sublunaire caractérisé par son instabilité, le discours scientifique s'efforce d'apporter une forme d'explication », sachant que le sujet de la météorologie a ceci de particulier qu'il est « propre à faire basculer le texte théorique du côté de l'expérience, y compris poétique » et qu'il encourage dès lors, sans s'interdire un lexique aristotélicien, le recours à l'observation directe, concrète, voire à la sensation³¹. Cette « bascule » méthodologique observée chez Pontus de Tyard nous semble bien à l'œuvre chez Léry, quoique inversée : partant de l'expérience directe comme à son habitude, l'effort du voyageur consistera à en transposer les singularités et irrégularités dans un cadre théorique, afin de proposer un canevas cohérent pour ce qui ne semble être que chaos et instabilité.

Toutefois, par-delà l'analyse de ce discours poreux qui oscille avec fluidité entre des pôles qu'il marie si bien – aristotélisme, *technè* des navigateurs, grandeur épique et ingéniosité poétique – deux dernières remarques s'imposent : la première consiste à souligner l'humilité de l'auteur qui délègue, *in fine*, la résolution du mystère de ces mouvements à Dieu, instance suprême qui reste toujours à ses yeux la cause première :

Et de fait on pourroit, avec apparence de raison, contredire la plupart des argumens qui s'en font és escolles, lesquels neantmoins ne sont à mespriser pour resveiller les esprits : moyennant toutesfois que tout cela soit tenu pour seconde cause, et non pas pour supreme comme font les Atheistes. Conclusion, je ne croy rien absolument en ce fait, sinon ce

²⁹ Loys Le Roy, *De la vicissitude ou variete des choses en l'univers*, Paris, Pierre l'Huilier, 1575, l. I, « De la vicissitude qu'ont les quatre Elemens entr'eux, et chacun à part soy », f. 4r.

³⁰ Voir sur ce point les chapitres III à V dans *La poésie du ciel en France...*, *op. cit.*, 1995, p. 55-110.

³¹ Les passages cités sont des remarques d'Anne Lemerre-Louërat sur le *Premier curieux* (« Les Météores du *Premier Curieux* », art. cit., p. 120-126).



que les saintes Escritures en disent : car pour ce qu'elles sont procedées de l'Esprit de celuy duquel depend toute verité, je tien l'auctorité d'icelles pour seule indubitable. (XXI, 516 ; nous soulignons)

Ainsi est balayée l'arrogante vérité des discours des cosmographes, qu'on pourrait si aisément contredire, s'ils ne se contredisaient pas déjà les uns les autres – ils n'ont que le mérite de « reveiller les esprits ». On songe ici à Montaigne, qui dans *L'Apologie de Raymond Sebond* notamment, s'en prend plutôt à l'assurance des savants qu'à la science elle-même. Le pasteur Léry ne prétend pas avoir l'outrecuidance de passer outre la vérité de l'Écriture :

Voila sommairement et en passant mon advis sur ceste haute matiere, laquelle au reste j'estime estre tellement disputable, que comme celuy qui a creé ceste grande machine ronde composée d'eau et de terre, et qui miraculeusement la soustient suspendue en l'air, peut luy seul comprendre tout ce qui en est : aussi suis-je asseuré qu'il n'y a homme, tant sçavant soit-il, qui en puisse autrement parler qu'avec correction. (XXI, 516)

Léry achève volontiers ses raisonnements fondés sur la raison avec un hymne enflammé de la divine beauté. Le rôle des mathématiques appliquées à la cosmographie prend alors tout son sens : il s'agit moins de comprendre à coup sûr que d'éclairer par les lumières de la raison le grand-œuvre divin. Avec beaucoup d'autres³², Pontus de Tyard insiste lui aussi, dès le début du *Premier curieux*, sur la vertu des mathématiques et de l'astronomie pour élever l'âme vers la contemplation des œuvres de Dieu, dans un passage que n'aurait pas renié Léry :

les Mathemathes sont le vray moyen (s'il s'en peut trouver un) pour former quelque certitude aux speculations Theologiennes, et Naturelles : incertaines pour la continuelle mutation, et variable inconstance des matieres de cestes : et pour la difficulté, voire incomprehensibilité, des autres. Quel autre chemin (je vous prie) plus droit nous meine à la Theologie, que l'Astronomie et ses servantes ? veu qu'elles seules en leurs demonstrations, qui ont hors tout doute la raison pour fondement, descouvrent, comme vous diriez à nud, la prochaineté des substances immuables, perpetuelles, et impassibles : aux mouvantes, temporelles, muables et passibles : et, comme favorisant, pour non dire prevenant, la Theologie, nous eslevent au plus haut degré de perspicacité, enamourant nos âmes de la Divine beauté³³.

La seconde remarque consiste à noter que si Léry se mêle de cosmographie, en cherchant à donner une représentation de la totalité, c'est « en passant », c'est-à-dire en insistant sur un regard localisé, posé sur un détail précis vers lequel le mouvement du texte revient incessamment. Il ne considère pouvoir concevoir le tout que pour expliquer la partie, et la visée générale du texte, momentanée, se fonde avant tout sur une expérience personnelle, sensorielle, du passage dans un espace donné, dont la mobilité paradoxale réclame un éclaircissement : que ce soit devant les côtes de la Barbarie ou en passant péniblement l'équateur. Le point de vue du chorographe, témoignage visuel, reste l'alpha et l'oméga de la discussion. On peut donc dire que si Léry consent à orienter ses écrits vers une projection imaginative proche de la méditation cosmographique, il se détache de l'idée d'embrasser le monde entier et continue de se démarquer de Thevet, au sens où son objectif avoué est de comprendre *un* phénomène, la difficulté d'accès d'un point particulier du globe.

³² Le motif devient un poncif, comme le montrent les multiples extraits cités par I. Pantin dans les chapitres mentionnés n. 27.

³³ Pontus de Tyard, *Le Premier curieux*, éd. Céard, *op. cit.*, p. 61-62 ; nous soulignons.



Néanmoins, dans ce long développement, Léry ne cite aucune source. Comment a-t-il eu connaissance de ces éléments ? A-t-il lu directement Pierre de Médine ? Cela nous semble peu probable. À son retour, fuyant d'une ville à l'autre, perdant son manuscrit, racontant son voyage de vive voix, et sans l'idée de repartir, pourquoi chercherait-il à apprendre l'art de naviguer ? Seul un navigateur voudrait lire un traité pratique tel que *L'art de naviguer*, pour préparer un voyage à venir. Léry n'a pas ce projet et il a d'autres soucis. Deux possibilités subsistent : soit il a rencontré les théories de Pierre de Médine en lisant un Pontus de Tyard lui-même très inspiré par la littérature des navigateurs, soit les théories de Médine lui sont connues grâce à des discussions tenues pour occuper l'attente aux abords de l'équateur avec son fameux pilote Jean de Meun, pendant les tours et détours « à l'entour de ceste ligne ». Si ce dernier était, comme le dit Léry, si fort versé dans le maniement des instruments, il connaissait sans doute le traité de Médine qui en décrit point par point tous les fonctionnements. Dès lors, la notion métaphorique de « bassecule » de l'équateur, pièce manquante de toutes les sources que nous avons réunies, pourrait être la traduction personnelle, poétique et imagée, de Léry qui cherche à confronter la description théorique des structures du cosmos avec l'expérience du réel et de ses sens qui le heurte à l'instabilité inquiétante de la ligne équatoriale. Mais cette « bassecule » pourrait aussi avec vraisemblance être le mot de l'homme de métier, le pilote qui cherche à faire comprendre sa conception de la complexité du passage³⁴. Si tel était le cas, cela lèverait notre étonnement devant l'inflexion cosmographique du discours. Il s'agirait alors en effet d'une parole de terrain, recueillie au contact de l'homme d'expérience, en tout point conforme à la méthode revendiquée par l'auteur dans le reste du livre.

Léry est parti en voyage dans un monde dont les mécanismes sont en grande partie à élucider, et où coexistent à leur sujet des discours concurrentiels de natures très différentes. Il lui faut représenter l'espace géographique en mouvement pour comprendre et montrer au mieux la bizarrerie des phénomènes. Le narrateur n'est lui-même pas un point fixe, et tout bouge dans cette hydrographie vécue qui revisite les dialogues savants à l'aune de l'expérience individuelle. Ces pages sur l'équateur forment peut-être la tentative la plus aboutie de l'*Histoire d'un voyage* de figurer l'espace en mouvement, au gré d'une écriture qui ne s'interdit pas, à son tour, quelques bascules génériques.

« Quant aux cercles, comme l'Equateur, le Zodiac, l'Horizon, le Meridien [...], ils sont imaginaires et inventez à la commodité des demonstrations, et usages Astronomiques » déclare Pontus de Tyard³⁵. Léry fait mentir cette remarque, en offrant au cercle soi-disant imaginaire une corporéité tangible, saillante et menaçante, érigée sur la surface des eaux de la zone torride. Ce faisant, et dans le même temps, comme pour le pousser dans ses retranchements sémantiques, il soumet l'adjectif « imaginaire » aux lois de l'« histoire » qu'il a entrepris de raconter. Tour à tour héros épique en proie aux pires épreuves, savant méthodique dessinant au compas, et pieux théologien, il trace toutes sortes d'axes à partir de la ligne imaginaire, pour esquisser les traits mathématiques et physiques d'une hydrographie imaginée, s'inspirant peut-être de ces penseurs qui, en plaçant l'épée de feu de l'Ange du Paradis terrestre « sous l'Equinoctial », forgent selon Pontus de Tyard une « Ichnographie imaginée³⁶ ». Quand il referme la parenthèse équatoriale avec les mots « voila sommairement *et en passant* mon advis sur ceste haute matiere... », le gérondif est subtil : à double enseigne, il sert d'une part à souligner

³⁴ Dans un scénario de ce type, on pourrait aussi supposer que le mystérieux schéma géométrique à double pivot serait lui aussi issu du « pot au noir » : accompagnant les questionnements et les conversations au sujet du passage de la ligne, il aurait été griffonné d'encre de Brésil, dans les mêmes circonstances.

³⁵ Pontus de Tyard, *Le Premier curieux*, éd. Céard, *op. cit.*, p. 74.

³⁶ *Ibid.*, p. 166-167.



que les considérations sur l'équateur sont bien écrites « en passant » la ligne, c'est-à-dire au contact de la réalité maritime du partage des eaux, et il permet d'autre part d'atténuer la portée des remarques, comme si elles étaient formulées avec une feinte désinvolture qui autorise Léry à faire une incursion, sans que cela ne prête à conséquence, « en passant », entre les lignes de l'écriture cosmographique. Tout l'art consiste ici, comme pour le bon pilote Jean de Meun, à réussir à naviguer au plus près des limites de l'exercice, tout en manœuvrant suffisamment habilement pour ne pas faire sombrer toute l'entreprise.

On sait que pour se différencier des cosmographes de cabinet qui selon lui n'ont jamais rien vu d'autre que le voyage filaire des araignées, Thevet se dépeignait volontiers « en la chaize d'un navire » et « sous la leçon des vents »³⁷. Cette posture en chaire, même sur le tillac, et battu par les vents, reste magnifiquement stable. C'est cette stabilité du cosmographe sûr de son fait que Léry cherche à ébranler tout au long de son *Histoire d'un voyage*. Outre les accusations de mensonges, les attaques et démentis, la révision des postulats, Léry s'exerce à ne plus considérer l'espace comme un fait acquis. Son écriture le rend extrêmement malléable, et ramène la ligne de l'équateur à ce qu'elle est, une réalité graphique qui ne doit sa forme qu'à la plume qui la trace. Il en retouche les représentations, les reliefs physiques. Quoi qu'il en dise, Léry joue au cosmographe en adoptant un regard surplombant sur le globe, en s'intéressant à l'équilibre élémentaire et en mettant au jour les mécanismes de la machine terrestre. S'il s'aventure sur ce terrain discursif, c'est pour redessiner les lignes de la carte après les avoir franchies *in situ*. Léry s'oriente avec l'étoffe d'un poète glosant les théories savantes de son temps : sa réponse redessine entre les lignes une *Imago mundi* faite de hauteur et d'humilité.

Mais il ne s'agit pas d'un artifice poétique. Ce qui se joue ici n'est rien moins que la construction du regard scientifique du voyageur, qui reprend les cartes et les globes à la clarté des lampes et fait tourner la sphère armillaire après avoir arpenté le vaste monde. Devant cette ligne si difficile à franchir, la résistance du texte formule une réponse à la hauteur de la difficulté d'écrire : dite et redite, pensée et travaillée par la métaphore, la ligne finit par se creuser, sortir des livres de cosmographie et proposer, saillante, une représentation dramatisée de l'imaginaire cartographique. Conformée aux enjeux de l'« histoire » multiple dans laquelle elle s'inscrit, histoire d'un voyage, histoire de la Terre, histoire mathématique et cartographique, la représentation de l'équateur passe chez Léry par une fiction mathématique qui consiste à contempler les mouvements terrestres après y avoir soumis son propre corps. Ce n'est pas la moindre des singularités de ce texte, après nous avoir fait trembler pour l'intégrité physique du voyageur, après avoir altéré notre notion du haut et du bas, que d'affoler notre boussole générique en nous faisant plonger « en passant » dans les eaux profondes de la controversée cosmographie (comme le novice jeté à l'eau par les marins au passage de la ligne fatidique). Certes, la contemplation divine finit par s'imposer comme le point fixe du *perpetuum mobile*, posant suivant la physique les postulats d'une métaphysique du globe. Mais au passage équinoxial, dès lors que le navire, basculant d'un simple degré, commence à dégringoler de l'autre côté de la sphère, l'histoire devient celle d'une traversée des écritures, exposée aux flux et reflux des courants discursifs, telle une branloire pérenne.

³⁷ Voir à ce sujet Frank Lestringant, *Sous la leçon des vents. Le monde d'André Thevet, cosmographe de la Renaissance*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003.



BIBLIOGRAPHIE

Œuvres

- APIAN Pierre, *Cosmographie universelle* [*Cosmographicus liber*, Landshut, 1524], éd. Gemma Frisius, Anvers, Arnoult Coninx, 1584.
- LE ROY Loys, *De la vicissitude ou variete des choses en l'univers*, Paris, Pierre l'Huilier, 1575.
- LÉRY Jean de, *Histoire d'un voyage fait en la terre de Brésil*, édité par Frank Lestringant, Paris, Le Livre de poche classique, 1994.
- MÉDINE Pierre de, *L'Art de naviguer*, trad. Nicolas de Nicolai, Lyon, Guillaume Rouillé, 1554.
- MONTAIGNE Michel de, *Essais*, éd. Jean Céard et alii, Paris, Pochothèque, 2001.
- RABELAIS François, *Quart Livre*, dans *Tout Rabelais*, éd. R. Menini, Paris, Bouquins, 2022.
- TYARD Pontus de, *L'univers, ou discours des parties, et de la nature du monde*, Lyon, Jean de Tournes et Guillaume Gazeau, 1557.
- , *Le Premier curieux* [1587], éd. Jean Céard, Paris, Classiques Garnier, 2010.

Textes critiques

- BESSE Jean-Marc, *Les grandeurs de la terre. Aspects du savoir géographique à la Renaissance*, Paris, ENS éditions, 2003.
- CÉARD Jean, « Les Météorologiques d'Aristote à la Renaissance : la paraphrase de Jacques Lefèvre d'Étaples et le commentaire de Cochlaeus », dans *Ordre et désordre du monde. Enquête sur les météores, de la Renaissance à l'âge moderne*, dir. T. Belleguic et A. Vasak, Paris, Hermann, 2013, p. 29-50.
- DUCOS Joëlle, « Le clerc et les météores. Constitution et évolution d'une culture encyclopédique », dans *Le clerc au Moyen Âge*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 1995 (en ligne : <http://books.openedition.org/pup/2457>).
- , « Le *De Generatione et corruptione* et les commentaires sur les *Météorologiques* », dans *Lire Aristote à la Renaissance. Réception du traité Sur la génération et la corruption*, dir. J. Ducos et V. Giacomotto-Charra, Paris, Honoré Champion, 2011, p. 175-197.
- DÜNNE Jörg, « Méditation, médialité, subjectivité : du "regard d'en haut" au panoptisme cartographique », dans *Les méditations cosmographiques à la Renaissance*, dir. F. Lestringant, Cahiers Saulnier n° 26, Paris, PUPS, 2009, p. 143-156.
- , « La ligne et le corps. Passages de l'équateur de Jean de Léry à Miguel de Cervantès », dans *La Renaissance au grand large. Mélanges en l'honneur de Frank Lestringant*, dir. V. Ferrer, O. Millet et A. Tarrête, Genève, Droz, 2019, p. 296-305.
- GIACOMOTTO-CHARRA Violaine, « Un aspect de la réception du *De generatione* : la définition des éléments dans la physique vulgarisée du XVI^e siècle », dans *Lire Aristote à la Renaissance. Réception du traité Sur la génération et la corruption*, dir. J. Ducos et V. Giacomotto-Charra, Paris, Honoré Champion, 2011, p. 269-288.



- , « Incidence de la forme dialoguée sur la matière scientifique : la physique élémentaire dans le *Premier Curieux* de Pontus de Tyard », dans *Les États du dialogue à l'âge de l'humanisme*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2015 (en ligne : <http://books.openedition.org/pufr/8257>).
- LEMERRÉ-LOUÉRAT Anne, « Les Météores du *Premier Curieux* », dans *Pontus de Tyard et la varietas*, dir. François Rouget, Paris, Classiques Garnier, 2022, p. 119-136.
- LESTRINGANT Frank, « Fictions de l'espace brésilien à la Renaissance : l'exemple de Guanabara », dans *Arts et légendes d'espace*, Paris, Presses de l'ENS, 1981, p. 205-256.
- , *Écrire le monde à la Renaissance. Quinze études sur Rabelais, Postel, Bodin et la littérature géographique*, Caen, Paradigme, 1993.
- , *Jean de Léry ou l'invention du sauvage. Essai sur l'Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, Paris, Honoré Champion, 1999 (rééd. Classiques Garnier, 2016).
- , *Sous la leçon des vents. Le monde d'André Thevet, cosmographe de la Renaissance*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003.
- PANTIN Isabelle, *La poésie du ciel en France dans la seconde moitié du seizième siècle*, Genève, Droz, 1995.
- , « *Altior incubuit animus sub imagine mundi*. L'inspiration du cosmographe d'après une gravure d'Oronce Finé », dans *Les méditations cosmographiques à la Renaissance*, dir. F. Lestringant, Cahiers Saulnier n° 26, Paris, PUPS, 2009, p. 73-94.
- POCHMALICKI Lisa, « Un "pays incognu à ce grand Ptolomée" : espace et échelle dans l'*Histoire d'un voyage* », conférence enregistrée le 24 octobre 2022 à l'université Bordeaux-Montaigne, lors de la demi-journée d'agrégation consacrée au programme de littérature de Lettres (modernes et classiques) organisée par Violaine Giacomotto-Charra et Alice Vintenon (en ligne : <https://www.canal-u.tv/134618>).
- ROUDAUT François, *La bibliothèque de Pontus de Tyard*, Paris, Honoré Champion, 2008.
- ROUILLER Dorine, *Des airs, des lieux et des hommes. Les théories des climats à la Renaissance*, Genève, Droz, 2021.
- , « Franchissement géographique et passages épistémiques : la zone torride en question à la Renaissance », à paraître dans *Faire et défaire les savoirs. Frontières épistémiques sur le métier (XVI^e-XVII^e siècles)*, ouvrage collectif dirigé par Yasmine Atlas, Adrien Mangili et Dorine Rouiller, Genève, Droz, novembre 2023.
- TINGUELY Frédéric, « Jean de Léry et les vestiges de la pensée analogique », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. LVII, n° 1, 1995, p. 25-44 (article repris dans *D'encre de Brésil. Jean de Léry écrivain*, dir. F. Lestringant et M.-C. Gomez-Géraud, Orléans, Paradigme, 1999, p. 127-146).
- , « Le vertige cosmographique à la Renaissance », *Archives Internationales d'Histoire des Sciences*, 2009, 59-163, p. 441-450 (en ligne : <https://doi.org/10.1484/J.ARIHS.5.101850>).